

Farce d'écolier

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **29 (1891)**

Heft 21

PDF erstellt am: **26.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-192348>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

SUISSE : un an . . . 4 fr. 50
 six mois . . . 2 fr. 50
 ÉTRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la Rédaction du *Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

CAUSERIES DU CONTEUR

2^{me} et 3^{me} séries.

Prix 2 fr. la série ; 3 fr. les deux.

Lausanne, 23 mai 1891.

Depuis plusieurs semaines déjà, chers lecteurs, les divers organes de la presse vaudoise vous ont entrete nu chaque jour, longuement, des fêtes universitaires ; aujourd'hui encore, c'est à peine s'ils ont achevé la publication des nombreux et intéressants discours prononcés pendant ces heureuses journées.

Aussi, connaissons-nous nombre de gens qui, n'ayant pas eu le temps de lire la moitié, le quart peut-être de ce qui s'est publié à ce sujet, ont entassé, par ordre de date, tous leurs journaux de la semaine, dans l'espoir de les parcourir plus tard.

Au milieu de toute cette littérature de comptes-rendus, que deviendrait maintenant, je vous prie, la petite tartine du *Conteur* ?

Elle n'aurait d'autre chance, hélas ! que d'augmenter le tas de journaux dont nous venons de parler et qui attendent le lecteur.

Nous laissons donc nos grands confrères de la presse épuiser entièrement leur provision de copie sur la belle solennité à laquelle nous venons d'assister, nous réservant d'examiner si, dans un prochain numéro, et alors qu'ils nous auront laissé un peu de place, le *Conteur* peut encore trouver quelque chose à glaner dans ce domaine.

Farce d'écolier.

Les hannetons ont disparu devant les fêtes universitaires.

Ces petites bêtes pullulaient encore l'autre jour autour de la ville, sur nos promenades, partout où il y avait quelque rameau vert. Elles s'introduisaient même dans les cafés, dans les appartements avec un sans-gêne incroyable. Mais à peine le drapeau fédéral se montrait-il sur la flèche de la Cathédrale, à peine nos rues avaient-elle revêtu leurs premiers ornements, que les légions de hannetons battaient en retraite.

Plus raisonnables qu'ils ne le paraissent tout d'abord, ces insectes n'ont pas voulu troubler notre fête ; ils sont allés ailleurs prendre leurs ébats. Ce fait a été heureux, car ils peuvent devenir parfois très importuns, surtout quand

ils font cause commune avec les gamins, témoin la véridique histoire qu'on va lire.

Le petit Philippe avait dix ans ; il fréquentait l'école primaire tenue par le digne et excellent père Simonot. Un après-midi d'avril, par un beau soleil, notre brave pédagogue, penché sur son haut pupitre, se laissa aller à un profond sommeil.

La langue des écoliers se délia et, graduellement, leur bavardage s'anima au point qu'il réveilla le maître :

— Philippe, qu'est-ce que le verbe ?

— Le verbe, m'sieu, fit l'étourdi pris au trébuchet, le verbe... c'est un... substantif... qui s'accorde en genre et en nombre avec l'adverbe pour former un produit qu'on appelle total.

Sur cette mirifique réponse, débitée avec un certain aplomb, Philippe reçut l'invitation de passer au cabinet noir. C'est là que l'orage se concentra tout entier sous la forme d'une espèce de fouet à dix-huit ficelles, manié d'une main qui n'était pas légère.

Vous dépeindre la colère et l'humiliation du prisonnier, n'est pas possible. Il jura de se venger ; mais où, quand, comment ?... Toutefois, il poussa une exclamation, il cria aussi *Eureka !* La vengeance était trouvée, et elle devait être terrible. Si la vengeance est douce aux dieux, jugez ce qu'elle doit être pour un écolier outrageusement fessé.

Les préparatifs prirent toute la soirée, toute la matinée du lendemain et tout l'intervalle qui s'écoule entre les deux classes. A une heure, Philippe arrive et se rend à sa place de l'air le plus riant du monde. Le bon père Simonot s'applaudit d'avoir un élève si peu boudeur, si peu rancunier. Et sur cette réflexion rassurante, il croit pouvoir entamer sa sieste. Du reste, la verte punition administrée la veille à Philippe doit avoir laissé une impression de terreur et de crainte dans tous les esprits.

Bientôt on entend dans la classe immobile et silencieuse, car tout le monde a le mot, un bourdonnement qui s'élève : c'est un hanneton qui se promène de ça et de là dans l'espace libre ; le bruit augmente, redouble, c'est un autre han-

neton, cinq, dix, quinze, vingt, cinquante hannetons qui prennent leurs ébats ; enfin le bourdonnement allant toujours croissant ressemble au roulement lointain du tonnerre : il y a là cent, trois cents, cinq cents hannetons qui décrivent en l'air les arabesques les plus folles. Ils vont, viennent, se heurtent, s'entre-croisent, se bousculent, s'abaissent, se relèvent, se précipitent contre les carreaux de la fenêtre et les font vibrer sous leurs assauts.

C'est une nuée, une bourrasque, une tempête. Au milieu de ce tapage infernal, il n'y a pas de sommeil de juste qui puisse tenir : aussi le brave père Simonot ne tarda-t-il pas à s'étirer les bras pour faire comprendre à ses élèves qu'il reprenait possession de sa conscience. A l'aspect de cette scène, il crut que tous les hannetons de la province s'étaient donné rendez-vous dans sa classe. Il rougit et pâlit subitement. De colère, il arrache sa calotte... Horreur ! Cinq ou six hannetons, fatigués de tourner dans le vide, y avaient élu domicile ; plusieurs viennent en même temps se butter contre son nez, s'accrocher à ses cheveux...

Non, jamais écolier ne savoura plaisir si délicieux. Enfin le père Simonot eut la bonne inspiration d'ouvrir la fenêtre en criant d'une voix furieuse :

— Qui est-ce qui a introduit ici toutes ces abominables bêtes ?

Point de réponse.

— Est-ce toi Philippe ? Oui, c'est toi.

— Non, m'sieu ; demandez à Gustave. (Gustave n'était autre que le fils du père Simonot).

— Alors ce ne peut être que toi, Gustave ?

— Non, p'pa, demandez à Philippe.

Jamais le père Simonot ne put se dépêtrer de ce cercle vicieux. Il lui fallut passer l'éponge de l'amnistie sur la tête de tous les mauvais petits sujets, que ne parvenait pas toujours à discipliner son redoutable fouet à dix-huit ficelles.

Il nous tombe sous les yeux ce petit conte en vers dû à la plume de M. François Coppée. Très amusant et plein de spirituelle ironie, il ne peut manquer d'égayer un moment nos lecteurs :